

Les Midis de la Philosophie

Compte rendu de l'atelier du 29 avril 2016 « D'où vient le mal ? » par Alexandre Lacroix, Mensuel N° 69, Philosophie Magazine, Mai 2013

Il est vrai, compte tenu de l'actualité mouvementée concernant le statut à octroyer aux fœtus, que le lecteur un peu trop rapide, celui qui lit sans comprendre et interprète sans analyser, pourrait rapidement se fourvoyer et supposer que la rencontre du jour va s'orchestrer autour d'un questionnement machiste qui consisterait à interroger l'origine du « mâle ». Or, la question ne se pose pas, tout le monde sait que Dieu a créé Adam à son image et que c'est par cet acte créateur que l'humanité a vu le jour. Ceci dit, il ne sera pas question de ce premier homme dans nos échanges à venir. S'il devait y avoir une référence à cette fable du jardin d'Eden, elle serait davantage à appréhender au regard de la faute commise par Eve, condamnant irrémédiablement la femme, aux yeux de toute la tradition chrétienne, qui par la dégustation du fruit interdit, a acquis la connaissance du bien et du mal. Mal qui, comme l'avait déjà compris celles et ceux qui avaient lu correctement la question du jour, n'a absolument aucun lien avec la masculinité.

Finalement, en ne nous intéressant plus à ces mythes fondateurs et en essayant de comprendre l'origine de la morale, nous pourrions être tentés d'admettre que chaque être humain est porteur d'un germe qui peut donner naissance au mal. Personne n'est fondamentalement bon. Nous pourrions tous sombrer dans cet abîme destructeur et causer du tort autour de nous. Cette chute de nous-mêmes, elle peut être admise en réaction à notre besoin, dans certaines situations, à privilégier un intérêt personnel, indépendamment du mal que cela peut générer.

Pour illustrer cette potentialité, on parle du dilemme du mandarin et de ce qu'il nous propose de choisir entre, d'une part, la survie de son enfant moyennant la mort d'un autre que nous ne connaissons pas et, d'autre part, l'acceptation de sa disparition. Comme toujours, lorsque pareil dilemme est proposé, il y a une sorte de bien-pensance qui se manifeste. Tout le monde acquiesce : quel choix cornélien ! Cependant, oublions quelques instants la morale à laquelle on prétend adhérer, existe-t-il réellement une seule personne au monde qui soit suffisamment altruiste que pour faire passer la vie d'un inconnu avant celle de son enfant ?

Au regard de cette réflexion, plusieurs questions se posent : sommes-nous hypocrites face à la morale ? Peut-être, comme le prétendent Socrate ou Jésus sur la croix, que nous nous rendons responsables d'actes mauvais sans avoir conscience de ce que nous faisons. Peut-être aussi que certaines personnes aiment faire le mal compte tenu du sentiment d'absolue liberté que cela leur procure. La difficulté n'est plus de pouvoir définir l'origine du mal, elle se situe plutôt dans la justification des actes commis que l'on considère comme étant amoraux. Cette difficulté est d'autant plus conséquente que les actions qui engendrent le mal peuvent être interprétées comme le résultat d'une manipulation malsaine de la part d'autres personnes. Ceci pourrait aider à relativiser certains actes coupables, mais qu'en est-il de l'origine ? Que penser du manipulateur qui tire les ficelles ? Est-il manipulé lui aussi ? Est-ce le mal, en tant que pouvoir dominant, qui serait directement à l'origine de son apparition ?

Même si les échanges sont passionnés et même si de nombreux points de vue sont partagés, comme une évidence impossible à contredire, tout le monde s'accorde sur l'idée que le mal engendre le mal. Les tentatives de définition de cette origine, qui nous pose aujourd'hui problème, peuvent toutes être relativisées au regard de l'un ou l'autre argument. L'éducation, le manque d'amour reçu, la perception que l'on peut avoir de l'attention que l'on nous a portée, l'absence de bien dans un contexte donné... De nombreuses pistes sont abordées pour tenter de résoudre cette interrogation quant à la source du mal que l'on perçoit dans notre monde.

Ce manichéisme qui nourrit les pensées du moment coince chacun dans d'insolubles dilemmes. Il y a une différence entre le mal que l'on subit et celui que l'on fait subir. Il y a le mal que l'on commet sans avoir conscience de mal agir. Il y a le mal que l'on impose par nécessité. Au regard de ces différentes approches, au lieu de vouloir obligatoirement séparer ces deux notions complexes, nous pourrions avoir envie de les considérer comme dépendantes l'une de l'autre. C'est parce que nous avons connus le mal que nous avons envie de faire le bien. C'est parce que nous connaissons le bien que nous oublions le caractère condamnable du mal. L'un engendrerait l'autre dans un cercle vicieux dont on ne pourrait sortir.

Dès lors, le bien et le mal peuvent-ils être définis de manière universelle ? Comme une piste de compréhension et d'approche de cet universel inaccessible, nous pourrions schématiser les choses en partant du principe que le bien se définit dans la prise en considération d'une globalité d'individus alors que le mal se manifesterait dans le repli égoïste. Le mal serait une construction imposée par la volonté de contrôler l'autre à des fins personnelles. Le refus de l'altruisme serait la base du mal. La générosité serait la base du bien.

En place de ce positionnement universaliste selon lequel il existerait une morale permettant de faire la distinction entre le bien et le mal, il y a un relativisme absolu qui n'a eu de cesse de se manifester tout au long de la discussion. Rien ne serait bien ou mal en soit, tout dépendrait du contexte dans lequel l'acte s'inscrit, de l'époque à laquelle il est jugé, de la manière dont s'est construite la pensée dominante du moment. La morale ne serait rien de plus qu'une création humaine. En acceptant cette idée, il devient extrêmement ardu de se construire une éthique et de définir des vertus auxquelles nous souhaitons adhérer. Si le bien et le mal se mélangent sans que l'on puisse les distinguer explicitement et de manière unanime, pour paraphraser Sartre quand il parle de la liberté, pourquoi ne pas se satisfaire de n'agir que si nous avons la certitude de ne causer de tort à personne ?